COMPTE-RENDU, critique opéra. TOURCOING, Atelier lyrique, le 9 fév 2020. CHABRIER : L'Etoile. Alexis Kossenko / Jean-Philippe Desrousseaux



COMPTE-RENDU, critique opéra. TOURCOING, Atelier lyrique, le 9 fév 2020. CHABRIER : L'Etoile. Avec Carl Ghazarossian, Alain Buet, Ambroisine Bré, Nicolas Rivenq… Alexis Kossenko / Jean-Philippe Desrousseaux… A l'occasion d'une visite dans les Hauts-de-France, on ne saurait trop conseiller de faire halte à Tourcoing, troisième ville de la région après Lille et Amiens ; qui peut s'enorgueillir d'avoir vu naître des compositeurs aussi illustres que Gustave Charpentier ou Albert Roussel. Indissociable de la personnalité charismatique de son fondateur **Jean-Claude Malgoire (1940-2018)**, l'Atelier lyrique de Tourcoing donne depuis 1981 une résonance internationale à cette ancienne capitale du textile, reconnue pour cette ambition artistique de haut niveau. Désormais, il revient à **François-Xavier Roth** (né en 1971) de prendre la relève du regretté Malgoire à la direction artistique de l'Atelier lyrique, tandis qu'**Alexis Kossenko** (né en 1977) fait de même à la tête de l'orchestre sur instruments d'époque, La Grande Ecurie et la Chambre du Roy.

Lazuli / Laoula : Ambroisine Bré et Anara Khassenova © Simon Gosselin

C’est précisément le jeune flûtiste et chef d’orchestre français que l’on retrouve à Tourcoing pour l’une des productions les plus attendue de la saison, l’ébouriffante Etoile (1877) d’Emmanuel Chabrier (voir notre présentation : https://www.classiquenews.com/letoile-de-chabrier-a-tourcoing/). On avoue ne pas comprendre pourquoi un tel chef d’œuvre de malice et d’intelligence ne figure pas plus souvent au répertoire hexagonal – au moins pendant les fêtes de fin d’année, aux côtés des grands succès d’Offenbach. On se réjouit par conséquent de cette heureuse initiative, et ce d’autant plus que le plateau vocal réuni se montre d’un niveau proche de l’idéal.
Ainsi de la rayonnante **Ambroisine Bré** qui donne à son Lazuli un brio vocal d’une rare conviction dans l’équilibre entre vérité théâtrale et raffinement vocal, tandis que **Carl Ghazarossian** (Ouf 1er) ne lui cède en rien dans sa composition désopilante, entre morgue cruelle et lassitude feinte. Si **Anara Khassenova** (la Princesse Laoula) affiche également un haut niveau, **Juliette Raffin-Gay** (Aloès) est plus en retrait du fait d’une émission parfois étroite, hormis dans son air bien travaillé au II. La production doit beaucoup à l’aisance comique des impayables **Alain Buet** (très solide Siroco),

Nicolas Rivenq (superbe d'autodérision) ou **Denis Mignien** (à la folie douce-amère). Les chœurs un rien timides au début, avec quelques décalages notables, se montrent de plus en plus affirmés tout au long de la soirée, avant de pleinement convaincre.



Mais c'est peut-être plus encore l'énergie insufflé dans la fosse qui impressionne par son à-propos : si vous n'avez jamais su ce que voulait dire « faire chanter un orchestre », écoutez **Alexis Kossenko** (photo ci contre) ! Autant les attaques sèches que la précision et la virtuosité des affrontements entre pupitres donnent des accents inouïs de vitalité, le tout au service d'une expression dramatique qui n'en oublie jamais de faire ressortir les détails humoristiques de l'orchestration. Ce tourbillon de bon humeur répond à la non moins réussie mise en scène de **Jean-Philippe Desrousseaux** – dont le travail pour Pierrot Lunaire d'Arnold Schönberg avait déjà été récompensé en 2017 par le prix du Meilleur créateur d'éléments scéniques, décerné par l'Association professionnelle de la critique, théâtre, danse et musique. Desrousseaux revisite son décor unique pendant toute la représentation avec maestria, autant par un travail sur les éclairages qu'une mise en valeur des éléments scéniques. Son imaginative direction d'acteur donne beaucoup de plaisir par son double regard qui s'adresse autant aux plus petits qu'à leurs ainés : on retient notamment les nombreux gags visuels intemporels façon Iznogoud ou les délicieux animaux exotiques animés à l'ancienne par deux comédiens. Les rires des tout petits ne trompent pas quant à la réussite du projet, vivement applaudi par le chaleureux public de Tourcoing.



Ambroisine Bré (Lazuli), Anara Khassenova (la Princesse Laoula), Carl Ghazarossian (Le Roi Ouf 1er) © Simon Gosselin

---

Compte-rendu, opéra. Tourcoing, Atelier lyrique, le 9 février 2020. Chabrier : L'Etoile. Ambroisine Bré (Lazuli), Anara Khassenova (la Princesse Laoula), Juliette Raffin-Gay(Aloès), Carl Ghazarossian (Le Roi Ouf 1er), Alain Buet (Siroco), Nicolas Rivenq (Hérisson de Porc-Epic), Denis Mignien (Tapioca), Denis Duval (le chef de la police).

Ensemble vocal de l'Atelier Lyrique de Tourcoing, La Grande écurie et la Chambre du Roy, Alexis Kossenko (direction musicale) / Jean-Philippe Desrousseaux (mise en scène). A l'affiche de l'Atelier lyrique de Tourcoing, du 7 au 11 février 2020. Photo : © Simon Gosselin / Atelier Lyrique de Tourcoing, service de presse.

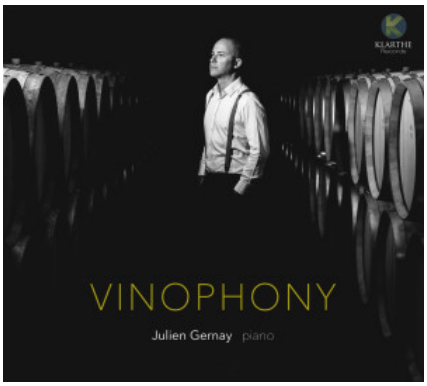
VOIR aussi notre TEASER et notre REPORTAGE VIDEO de l'Étoile de Chabrier par l'Atelier Lyrique de TOURCOING Kossenko / Desrousseaux, fév 2020

VIDEO, VINOPHONY : du piano et du vin. L'osmose parfaite par JULIEN GERNAY

VIDEO, VINOPHONY : du piano et du vin. L'osmose parfaite par JULIEN GERNAY, piano. Julien Gernay est un pianiste accompli qui aime partager sa passion pour les divins cépages… A défaut de pouvoir déguster crus, liqueurs, éthers, divins nectars, sélectionnés par l'interprète, mis en dialogue avec chaque séquence musicale de ce parcours singulier et personnel, le disque édité par Klarthe en fixe les marqueurs sonores pour des points de convergence, riches en émotions croisées, qu'il

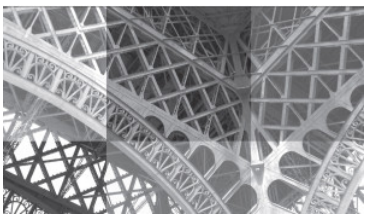
faudra vivre, comme des promesses d'instants à venir, en compagnie d'un œnologue et surtout en présence du pianiste lui-même, vrai connaisseur des liquides enchanteurs. Et qui prend plaisir à expliquer la connivence sensorielle entre telle écriture musicale et tel vin… « Vinophony », le titre laisse envisager pour la musique, une réceptivité autre, préparée, permise par l'apport d'un breuvage qui lui correspond. A la croisée des deux univers, musique et vins, l'interprète comme un sorcier connaisseur des vertus de la nature sublimée par la main de l'homme, nous offre cette carte intime, remarquable et nouvelle géographie qui exalte les sens. REPORTAGE VINOPHONY / © studio CLASSIQUENEWS – réalisation : Philippe-Alexandre PHAM, déc 2019

LIRE aussi notre critique complète du cd VINOPHONY : Julien Gernay joue Haendel, Fauré, Liszt… (1 cd KLARTHE – CLIC de classiquenews de déc 2019)



Sur le plan strictement musical, le pianiste a le souci de la nuance, des couleurs, du chant intérieur (superbe Schubert : Impromptu n°4 D935). Puis, c'est l'efflorescence sonore, comme une cathédrale de sons et de timbres qui s'organisent à mesure que se déploient les Variations qui construisent la Chaconne de Haendel ; puis c'est le temps schumannien, suspendu, celui de la maturation du « Soir / Das abends », ivresse éperdue auquel répond l'affirmation déterminée plus articulée et caracolante d' « épanouissement / Aufshwung », conçu en un diptyque, vrai miroir où dialogue l'esprit à deux voix d'un Schumann ici crépitant et exalté… Par notre rédacteur **Hugo Papbst**

QUEBEC. 4è Récital-Concours international de mélodies françaises (16 et 18 juin 2020)



TEASER. QUEBEC, Festival CLASSICA : 4è Récital-Concours international de mélodies françaises 2020 – Point fort de chaque édition du **Festival CLASSICA** au **Québec**, le **Récital-Concours de mélodies françaises** présente les tempéraments les plus prometteurs dans le genre si difficile de la mélodie française : De Berlioz à Poulenc et Ravel, sans omettre les compositeurs contemporains français et canadiens, s'impose l'équation redoutable de l'élégance, l'intelligibilité, la technique et la suggestion. Conçu comme un récital avec public (dont le vote compte autant que celle du jury), le Récital Concours international de mélodies françaises est la plus importante compétition dans sa catégorie. **TEASER video de présentation avec les finalistes 2029** : la française Axelle FANYO, les canadiennes Caroline GÉLINAS (Grand Prix), Jacqueline WOODLEY (2è prix), Ellen WIESER, et Geoffroy Salvas … C'est aussi la seule compétition où les pianistes accompagnateurs jouent un piano historique ERARD ajoutant un autre défi pour les interprètes… © studio CLASSIQUENEWS.COM 2020 – Réalisation : Philippe-Alexandre PHAM 2020

Récital-Concours international de mélodies françaises

PROCHAINE EDITION : les 16 et 18 juin 2020.

PARTICIPEZ !

Dépôt des CANDIDATURES

jusqu’au 29 mars 2020

.

Modalités, règlement sur le site
www.festivalclassica.com/recital-concours

LOTO QUÉBEC PRÉSENTE

CLASSICA FESTIVAL

Marc Boucher, directeur général et artistique

29 MAI AU 21 JUIN 2020



4e RÉCITAL-CONCOURS INTERNATIONAL DE MÉLODIES FRANÇAISES

16 et 18 juin 2020

PRÉSIDENCE D'HONNEUR

Mme Marie-Paule Rouvinez • M. Gilles Beauregard • M. Jacques Marchand

45 000 $ CA EN BOURSES

- Grand prix ... 10 000 $
- 2e prix ... 7 500 $
- 3e prix ... 5 500 $
- 4e prix ... 3 000 $
- 5e prix ... 3 000 $
- 6e prix ... 2 000 $
- 7e prix ... 2 000 $
- 8e prix ... 2 000 $
- 9e prix ... 2 000 $
- 10e prix ... 2 000 $
- Prix spécial Meilleur(e) pianiste ... 3 000 $
- Prix Meilleure interprétation de la mélodie canadienne en demi-finale ... 2 000 $
- Prix Artiste émergent ... 1 000 $

Artistes émergents et/ou en carrière • Aucune restriction d'âge
Frais d'inscription : 115 $ CA
Date limite d'inscription : 29 mars 2020
Détails et formulaire sur festivalclassica.com/recital-concours

facebook.com/festivalclassica
Instagram.com/festivalclassica

EN COLLABORATION AVEC

Desjardins · IGA louise ménard · Hydro Québec

PARTENAIRES PUBLICS

Québec · Canada

VOIR AUSSI notre REPORTAGE vidéo dédié à la 3è édition du Récital-Concours international de mélodies françaises – Présentation, fonctionnement, palmarès 2019…

COMPTE-RENDU, critique, opéra. LYON, le 3 fév 2020. PUCCINI, Tosca. Orch et chœur

de l’Opéra de Lyon, Daniele Rustioni

COMPTE-RENDU, critique, opéra. LYON, le 3 fév 2020. PUCCINI, Tosca. Orch et chœur de l’Opéra de Lyon, Daniele Rustioni / Ch. Honoré. Production très controversée venue du Festival d’Aix de l’été dernier, la Tosca iconoclaste de Christophe Honoré nous a pleinement convaincu. Une lecture virtuose, émouvante et cohérente, un hymne à la création artistique magnifié par une distribution d’exception et une direction magistrale du maestro Rustioni.

Tosca, Boulevard Solitude



Comme souvent, les lectures opératiques de **Christophe Honoré** trahissent son univers cinématographique. Sur scène, le dispositif impressionnant rappelle un plateau de cinéma : plusieurs pièces reconstituées, beaucoup d’éléments, de figurants, des écrans qui projettent des extraits célèbres de Tosca, avec **Catherine Malfitano** au Château Saint-Ange, en compagnie de Placido Domingo, la Callas, etc. La patte de l’écrivain apparaît également avec quelques citations, dont celle de Proust (un peu trop appuyée à notre

goût) : on ne peut reprocher à un metteur en scène de réagir en fonction de sa sensibilité, de son ethos, si sa proposition est défendable scéniquement, ce qui est incontestablement le cas ici. L'originalité de sa lecture repose sur l'idée, certes arbitraire, de doubler le rôle de Tosca avec celui de la prima Donna et de faire de celle-ci une vieille cantatrice jadis adulée qui revient sur sa prestigieuse carrière. Une idée qui rappelle l'intrigue de Sunset Boulevard, référence qui ne fait que renforcer cette lecture très cinématographique de l'œuvre. Si l'on peut regretter un plateau parfois surchargé d'éléments et de figurants qui happe le regard du spectateur, et parasite son attention, il faut louer l'exceptionnelle direction d'acteurs et une volonté assumée de briser les codes de l'opéra en intégrant la narration de l'intrigue à l'espace de la salle (l'arrivée de la Prima Donna dans les travées du parterre au dernier acte, tandis que le château Saint-Ange apparaît sous la forme d'une maquette et que l'orchestre tout entier a pris possession de la scène, forme extrême et radicale d'une mise en scène qui en nie l'essence même) et en ajoutant au livret et à la totalité de la musique jouée et chantée, des passages sous forme de répétitions, pendant les deux premiers actes, avant la représentation, sous la forme d'un concert, à l'acte 3, principe qui régissait le métathéâtre de l'Opera seria de Calzabigi et Gassmann. De ce fait, Honoré souligne (et parfois surligne) la précellence du théâtre et du cinéma sur la musique et le melodramma, mais c'est sans doute pour mieux en révéler les profondeurs cachées, comme un laboratoire en acte qui se révélerait aux yeux d'un public désormais informé de ses sortilèges. Éclate ainsi au grand jour l'opposition radicale entre l'illusion d'une pérennité de l'art et les faiblesses et le caractère éphémère et parfois mesquin de la vie humaine (illustré par les scènes de débauches et de violence chez Scarpia), tel le négatif d'une pellicule rehaussée par l'éclat d'une musique somptueuse.

La distribution d'Aix est ici en partie modifiée. Tosca est

superbement défendue par **Elena Guseva**, impressionnante de justesse et de puissance vocale, sans l'abattage parfois excessif souvent accolé au répertoire du Bel Canto (son « Vissi d'arte » est à la fois intense et d'une grande délicatesse expressive) et dont on ne louera jamais assez ses talents d'actrice. L'excellent ténor **Massimo Giordano** incarne un Cavarodossi d'une grande aisance dans les aigus, même si on peut regretter pour le coup un manque d'audace et de souffle, plus conforme à ses accents vaillants et juvéniles, notamment dans son « E lucevan le stelle ». Le baryton russe **Alexey Markov** campe en revanche un Scarpia effrayant de froideur contenue, et le défaut de nuances de son chant que l'on peut percevoir ça et là, est une option qui sied au caractère monolithique du personnage. Les autres rôles n'appellent aucune réserve, si ce n'est l'italien pas toujours idoine de l'Angelotti de **Simon Shibambu**, baryton-basse au caractère bien trempé.
Dans la fosse, **Daniele Rustioni** se révèle, une fois de plus, un chef en tout point exceptionnel : la précision et l'équilibre des pupitres distillent une fabuleuse énergie qui jamais ne recouvre les voix ou ne s'y substitue, et la ferveur dont il fait montre a un impact immédiat sur la justesse des articulations et l'expressivité des timbres, palette orchestrale constituant un personnage à part entière dans l'esthétique vériste. Comme toujours, **les Chœurs et la Maîtrise de l'Opéra de Lyon** sont remarquables et le public lyonnais a montré un enthousiasme sans faille amplement mérité.

COMPTE-RENDU, critique, opéra. LYON, le 3 fév 2020. PUCCINI, Tosca. Elena Guseva (Floria Tosca), Catherine Malfitano (La Prima Donna), Massimo Giordano (Mario Cavaradossi), Alexey Markov (Le baron Scarpia), Simon Shibambu (Cesare Angelotti), Leonardo Galeazzi (Un sacristain), Michael Smallwood (Spoletta), Jean-Gabriel Saint-Martin (Sciarrone), Virgile Ancely (Un Geôlier), Jean-Frédéric Lemoues (Le Majordome), Christophe Honoré (Mise en scène), Alban Ho Van (Décors), Olivier Bériot (Costumes), Dominique Bruguière (Lumières), Baptiste Klein, Christophe Honoré (Vidéo), Hugo Peraldo (Chef des chœurs), Karine Locatelli (Cheffe de chœur de la Maîtrise Orchestre, Chœurs et Maîtrise de l'Opéra de Lyon, Daniele Rustioni (direction).

COMPTE-RENDU, critique concert. PARIS, Salle Cortot, le 3 février 2020. Récital RAVEL. Miroslav Kultyshev, piano

COMPTE-RENDU, critique concert. PARIS, Salle Cortot, le 3 février 2020. Récital RAVEL. Miroslav Kultyshev, piano. Les

« *Nuits du Piano à Paris* » , créées il y a 10 ans, présentaient lundi 3 février le premier concert de leur série 2020 à la salle Cortot. S'étant donné la vocation de faire connaitre des artistes de stature internationale mais peu présents sur les scènes françaises, **Patrice Moracchini**, le créateur et directeur artistique de ce cycle mais aussi du festival « Les Nuits du piano d'Erbalunga » en Corse, a invité le pianiste russe **Miroslav Kultyshev**, vainqueur en 2007 du XIIIème Concours International de piano Tchaïkovski de Moscou. Le public parisien passionné de piano avait le choix ce soir du 3 février, devant une offre multiple et alléchante. Celui de la salle Cortot n'aura rien regretté, émerveillé par le talent de Kultyshev.

LE JARDIN FÉÉRIQUE DE MIROSLAV KULTYSHEV



Tandis que **Mikhaïl Pletnev** interprétait le soir même Mozart et Beethoven à la Philharmonie, son compatriote Miroslav Kultyshev avait choisi **Ravel**. Un timide sourire esquissé, un regard à peine croisé avec le public – qui aura loisir de lire plus tard lorsqu'il saluera, dans le puits de ses deux grands yeux noirs rêveurs et doux, les traits attachants de sa personnalité – et le voici déjà penché sur le clavier, prêt à cueillir la tendre lumière des **Jeux d'eau**. Il lui suffit de quelques mesures, de l'ébauche de leur ligne souple dans un jeu délicat de sonorités, pour nous introduire dans un jardin féérique, dont nous ne sortirons qu'à la fin du concert. Un univers où nous le suivons où qu'il

aille, sans y trouver aucun ennui, que ce soit sur l'océan ou dans la vallée des **Miroirs**, dans la candeur enfantine de la **Sonatine** ou la sensualité des valses. Chaque pièce semble un coffre à trésors, qu'il ouvre avec délectation, et dont il s'émerveille de chaque joyau. Ravel en contient avec lui certainement plus que nous ne l'imaginions: quelle variété dans les timbres, les espaces, les éclairages! Tout cela sans jamais que ça ne paraisse trop, mais dans une respiration naturelle et un goût exquis.
Ces **Jeux d'eau** ne sont pas une surface miroitante et froide mais un flux vivant de sonorités liquides: il nous plonge dans leurs voluptueuses profondeurs puis nous ramène à la douce irrisation de leur surface, et nous éclabousse de leurs aigus de cristal. Les cinq pièces des Miroirs sont enchanteresses: les **Noctuelles** se dérobent, insaisissables, dans une fluidité que rien n'entrave, laissent des traînées impalpables et doucement colorées. L'étymologie de son patronyme ne le dément pas, Kultyshev y cultive avec gourmandise le plaisir du son, dans une agogique subtile. Les **Oiseaux tristes** forment un paysage immobile, d'une grande profondeur de champs, dans l'étagement de ses plans sonores. **Une barque sur l'océan**, se balance doucement, bercée par le flot continu et fondu des arpèges, sous le toucher sans lourdeur du pianiste. Très bien architecturée, il en varie les éclairages comme les éclats successifs du jour, donnant au climax une intensité renversante. Contraste avec **l'Alborada del gracioso**: quel caractère! le jeu du pianiste se fait âpre et sanguin, rageur et bouillant. Ici le trait est net, incisif, sans demi-teinte, le ton conquérant. Tout se pose dans les résonances de **la Vallée des cloches**, où le pianiste donne de la largeur à l'espace. Pour finir la première partie, Kultyshev donne à la **Sonatine** sa fraicheur ingénue, sa tendresse, et ses inflexions subtiles, ne les répétant pas à l'identique dans la reprise.
La seconde partie est consacrée aux valses. Tout d'abord le cycle si particulier des huit **Valses Nobles et Sentimentales**: Kultyshev sait en relever les contrastes, avec finesse et poésie, leur donner leurs saveurs propres, dans leur rondeur

et leur suavité, ou au contraire dans leur rudesse et leur angulosité. Énergique et sans détour (la première), retenue et étirée (la deuxième), spirituelle et allurée, (la sixième), délicate et allusive (la septième), il les enchaîne comme si cela allait de soi, avec élégance et sensualité, de la même façon qu'il abordera ensuite **la Valse** (dans la très orchestrale transcription de A.Icharev), après le court **Prélude en la mineur**, judicieuse transition. Il en donne une interprétation saisissante et troublante: elle commence sombre et fantomatique; dans ses tourbillons se télescopent ses deux mondes: celui des fastes et des lustres, et celui désagrégé et violent. Comme un félin il navigue entre ces deux atmosphères, puissant et agile, en architecte et coloriste hors pair, jusqu'à sa fracassante fin.

Heureux de l'accueil enthousiaste du public, son sourire comme deux ailes dans l'azur, ses yeux noirs luisants de plaisir, il donnera trois bis, mais du **Chopin**: la Fantaisie-impromptu, et bien sûr une valse et une mazurka. Un concert qu'il ne fallait pas manquer. Crédit photo Jan Eytan

---

Ciné-Concert à LILLE : l'ONL joue le Retour du Jedi

LILLE, ONL, les 21 et 22 fév 2020. STAR WARS : Le Retour du Jedi. Ciné-concert. Expérience inoubliable à Lille en ce mois de février où l'Orchestre National de Lille propose une immersion complète dans l'univers fantastique et épique de la Guerre des Etoiles / STAR WARS, à travers la projection de l'épisode 6 : « Le retour du Jedi » avec le concours de l'Orchestre qui réalise en temps réel la parure symphonique inscrite dans le scénario. Sorti au grand écran en 1983, Le Retour du Jedi conclut la première trilogie de Star Wars. C'est l'épisode 6 (selon l'ordre chronologique du drame). Opéra galaxique, on ne compte plus les atouts de sa dramaturgie cinématographique qui mêle astucieusement les intrigues du bien contre le mal (Luke Skywalker versus Dark Vador), de l'amitié indéfectible (Luke Skywalker / Solo), de l'amour aussi (Solo aime la princesse Leia)… Ses Ewoks (les habitants attendrissants de la lune forestière de la planète Endor, qui réapparaîtront en 2019 dans l'épisode L'ascension de Skywalker), son sens du spectacle en font l'un des épisodes les plus populaires de la saga. Mais l'attrait de la fresque revient aussi, surtout à la formidable enveloppe orchestrale composée par John Williams et qui confère au film son étonnante force expressive et spectaculaire.



Dernier volet de la Trilogie originelle (avant l'essor des préquelles), Le retour du Jedi fait suite ainsi aux épisodes précédents : Un nouvel espoir, puis l'Empire contre-attaque. A l'époque où l'Empire galactique dont l'impérialisme est une claire référence aux nazis, construit sa nouvelle base générale (l'étoile de la mort), les rebelles et combattants de l'Alliance concentrent toutes leurs forces pour anéantir cette étoile noire, axe du

mal, d’autant que l’Empereur Palatine s’y rend pour inspecter l’avancée des travaux. Le jeune héros Luke Skywalker prend conscience de sa force et souhaite ralier à la cause de l’Alliance, son père, le redoutable Dark Vador. Les lois du sang et la tendresse ensevelie seront-elles plus fortes que la tentation du pouvoir absolu ?
Le tournage est réalisé pendant toute l’année 1982, aux studios de Pinewood (Angleterre) et en Californie. Pour le 20è anniversaire de la sortie du premier épisode de Star Wars (Un nouvel espoir), George Lucas corrige certaines scènes et les retraite numériquement, perfectionnant certains effets visuels.

La partition révèle un sens réel de la texture symphonique et tisse une véritable symphonie dans laquelle les thèmes de la Force, de la Marche impériale et de Luke se déploient avec finesse et raffinement. Pour dépeindre les adorables Ewoks, armée des peluches qui aident Luke et Solo à vaincre le mal, le compositeur exploite un large choix de percussions insolites (claves, maracas, métallophones…) Le résultat, comme toujours avec Williams, est irrésistible et prodigieusement efficace. D’un scintillement enivrant. Rien de tel que la diffusion du film avec la réalisation de la musique par l’Orchestre National de Lille : expérience mémorable pour tous.

_____
_____

Star Wars : Le Retour du Jedi

Vendredi 21 février 2020, 20h
Samedi 22 février 2020, 18h30
Lille – **Auditorium du Nouveau Siècle**



Musique originale de **John Williams**
ORCHESTRE NATIONAL DE LILLE
Direction : **Ernst van Tiel**

RESERVEZ VOTRE PLACE directement sur **le site de l'ONL LILLE**
https://www.onlille.com/saison_19-20/concert/star-wars-le-retour-du-jedi/

Projection sur grand écran et orchestre en direct
En version originale, sous-titrée en français
Presentation licensed by Disney Concerts in association with 20th Century Fox,
Lucasfilm Ltd., and Warner / Chappell Music. © 2017 & TM LUCASFILM LTD.
ALL RIGHTS RESERVED

Star Wars : Le Retour du Jedi
Film américain de **Richard Marquand** / Co-écrit par **George Lucas** et **Lawrence Kasdan**

VIDEO BANDE ANNONCE
Le retour du Jedi, 1983

http://www.allocine.fr/video/player_gen_cmedia=18732395&cfilm=25803.html

_

Star Wars: The Return of the Jedi
The Return of the Jedi concludes the first Star Wars trilogy. Its sense of grandeur and the dramatic underpinnings make this one of the best-loved episodes of the saga. The themes of the Force, the Imperial March and Luke all metamorphose with dazzling virtuosity. The result, as always with Williams, is irresistible and wonderfully powerful.

COMPTE-RENDU, critique,

opéra. ANVERS, le 7 fév 2020. SCHREKER : Der Schmied von Gent. A Pérez / E Mondtag



COMPTE-RENDU, critique, opéra. ANVERS, Opéra flamand, le 7 février 2020. Schreker : Der Schmied von Gent. Alejo Pérez / Ersan Mondtag. D'année en année, l'héritage lyrique de **Franz Schreker (1878-1934)** ne cesse d'être exploré dans toute sa diversité, au disque mais également sur scène. Avant *Irrelohe* (1922) présenté à l'Opéra de Lyon dès le 24 mars prochain, place au ***Forgeron de Gand / Der Schmied von Gent*** (1932), dernier opéra du grand rival de Richard Strauss en son temps. On doit à l'intérêt conjoint de l'Opéra flamand, en coproduction avec le Nationaltheater Mannheim, le nouvel éclairage donné à cet ouvrage monté pour la dernière fois voilà dix ans à Chemnitz (heureusement gravé par CPO) : ça n'est là que justice, tant Schreker fait montre d'une inspiration foisonnante dans l'éclectisme musical, en un style proche de Kurt Weill pour le parlé-chanté et l'ambiance de

cabaret, tandis que les ruptures verticales expressionnistes font davantage penser au Hindemith de Cardillac (https://www.classiquenews.com/tag/cardillac/). L'Autrichien quitte ainsi les expérimentations fraichement accueillies de *Christophorus* (1929), dédié à Arnold Schönberg, pour embrasser un style virtuose où s'entremêlent chansons populaires flamandes et pastiches de musiques anciennes, avant un acte III rayonnant où la tonalité retrouve davantage ses droits (rappelant le Korngold du Miracle d'Héliane http://www.classiquenews.com/compte-rendu-opera-gand-le-15-septembre-2017-korngold-das-wunder-der-heliane-a-stundytea-joel-d-bosch/).

Comme à son habitude, le compositeur écrit lui-même son livret, en s'inspirant cette fois des Légendes flamandes de Charles de Coster – l'auteur de Till l'Espiègle, à qui Richard Strauss a dédié son célébrissime poème symphonique. Schreker quitte les rives sulfureuses des troubles freudiens pour la satire du conte folklorique rabelaisien – dans l'esprit du triomphe rencontré quelques années plus tôt par la *Schwanda* de Jaromir Weinberger (1896-1967). On notera que l'Opéra-Comique de Berlin présente actuellement cette rareté dans sa version allemande, montée par l'excellent Barrie Kosky. A Anvers, **Ersan Mondtag** s'essaie à sa première mise en scène lyrique avec bonheur, en enrichissant le récit d'une énergie toute aussi riche que la musique : les aventures du forgeron Smee prennent la forme d'un cauchemar psychédélique délirant et absurde, où le héros fuit son quotidien pour un pacte faustien avec le diable, sur fond de satire revancharde contre l'occupant espagnol à Gand. Les décors spectaculaires et les costumes aux couleurs volontairement grotesques convient à des tableaux dignes des outrances d'Otto Dix et George Grosz, même si l'on pourra regretter que le spectacle n'explore davantage, en première partie, la crise de couple et le désir pour Astarté.

Quoiqu'il en soit, le spectacle surprend plus encore après

l’entracte en prenant un tour plus politique, sans jamais se départir de son humour : **Ersan Mondtag** nous rappelle combien la Belgique, jadis oppressée par les Espagnols, puis les Autrichiens, a rapidement endossé les atours de l’oppresseur une fois sa puissance établie. Possession personnelle du Roi Léopold II, avant la cession à la Belgique, le Congo belge subira ainsi de nombreuses atrocités lors de la colonisation, à l’instar des méfaits célèbres du duc d’Albe en Flandre. Le discours saisissant prononcé par le premier ministre congolais Patrice Lumumba, au moment de l’accession à l’indépendance de son pays en 1960, sert de prélude à un dernier acte burlesque et irrésistible de moquerie, où Smee parait grimé en Léopold II. Tandis que le héros se voit refuser à la fois sa place au paradis et dans les enfers, cette saisissante mise en miroir permet de remettre en question l’héritage politique, jugé habituellement favorable, du second monarque belge.

Bien qu’annoncé souffrant, **Leigh Melrose** (Smee) emporte l’adhésion par sa composition théâtrale d’une grande présence, autour de phrasés très précis. A ses côtés, la superlative **Kai Rüütel** s’impose avec son émission charnue et bien projetée, de même que l’impeccable Astarté de **Vuvu Mpofu**. Si **Michael J. Scott** (Slimbroek) est un cran en-dessous avec son chant puissant mais peu stylé, les autres seconds rôles remplissent parfaitement leur office, au premier rang desquels le truculent Saint-Pierre de **Justin Hopkins**. La seule déception de la soirée est la direction peu imaginative du nouveau directeur musical **Alejo Pérez**, qui joue la carte de la musique pure en des tempi enlevés, mais trop peu attentifs à l’expression théâtrale, aux transitions comme aux nuances. Seule la dernière partie, à l’élan post-romantique, le montre davantage à son aise.



Compte-rendu, opéra. Anvers, Opéra flamand (OPERA BALLET VLAANDEREN), le 7 février 2020. Schreker : Der Schmied von Gent. Leigh Melrose (Smee), Kai Rüütel (sa femme), Vuvu Mpofu (Astarte), Michael J. Scott (Slimbroek), Daniel Arnaldos (Flipke), Nabil Suliman (le bourreau), Leon Košavić (le Duc d'Alba), Ivan Thirion (Saint-Joseph), Chia Fen Wu (Marie), Justin Hopkins (Saint-Pierre), Stephan Adriaens (tenor solo). Kinderkoor, Koor & Symfonisch Orkest Opera Ballet Vlaanderen, Alejo Pérez (direction musicale) / Ersan Mondtag (mise en scène et décors). A l'affiche de l'Opéra flamand, à Anvers du 2 au 11 février, puis à Gand du 21 février au 1er mars 2020.
Photos : © Annemie Augustijns

COMPTE-RENDU, critique, opéra. LIEGE, ORW, le 8 fév 2020. VERDI : Don Carlos, 1866. Kunde, Arrivabeni / di Pralafera

COMPTE-RENDU, critique, opéra. LIEGE, ORW, le 8 fév 2020. VERDI : Don Carlos, 1866. Kunde, Arrivabeni / di Pralafera. La version française de Don Carlos semble faire un retour en force sur les scènes franco-belges, comme en témoignent les spectacles récemment produits à **Paris** (http://www.classiquenews.com/compte-rendu-opera-verdi-don-carlos-le-19-octobre-2017-arte-yoncheva-garance-kaufmann-jordan-warlikowski/), **Lyon** https://www.classiquenews.com/compte-rendu-opera-lyon-festival-verdi-les-17-18-et-21-mars-2018-don-carlos-attila-macbeth-daniele-rustoni-christophe-honore-ivo-van-hove/ et **Anvers** – à chaque fois dans des mises en scènes différentes. Place cette fois à une nouvelle production très attendue de **l'Opéra royal de Wallonie**, qui relève le défi d'une version sans coupures, à l'exception du ballet, telle que présentée par Verdi lors des répétitions parisiennes de 1866. On le sait, avant même la première, l'ouvrage subira un charcutage on ne peut plus discutable afin de réduire sa durée totale (de plus de 3h30 de musique), avant plusieurs remodelages les années suivantes. La découverte de cette version « originelle » a pour avantage de rendre son équilibre à la répartition entre scènes politiques chorales et tourments amoureux individuels, tout en assurant une continuité louable dans l'inspiration musicale. A l'instar de Macbeth, Verdi n'hésita pas, en effet, à réécrire des pans entiers de l'ouvrage lors des modifications ultérieures, au risque d'un style moins homogène.



L’autre grand atout de cette production est incontestablement l’excellent plateau vocal réuni : le public venu en nombre ne s’y est pas trompé, entrainant une « ambiance des grands soirs », à l’excitation palpable. Très ému par l’accueil enthousiaste de l’assistance, **Gregory Kunde** n’aura pas déçu les attentes, et ce malgré d’infimes difficultés pour tenir une épaisseur de ligne dans les déclamations pianissimo au I. Pour autant, en dehors de ce timbre nécessairement abimé avec les années, le ténor américain nous empoigne tout du long par la maîtrise de ses phrasés, où chaque syllabe semble vibrer d’une vitalité intérieure au service du drame. Son expression se fait plus encore déchirante lorsqu’elle est déployée en pleine voix, là où Kunde impressionne par une aisance technique digne de cet artiste parmi les plus grands. La longue ovation reçue en fin de représentation est à la hauteur

de l’engagement soutenu tout du long, sans marque de fatigue. En comparaison, on aimerait qu‘**Ildebrando d’Arcangelo** fende l’armure en plusieurs endroits afin de dépasser son tempérament parfois trop placide – même si l’on pourra noter que cette réserve reste en phase avec les ambiguïtés de son rôle. Quoi qu’il en soit, autant la majesté dans les phrasés, que la résonance dans les graves superbement projetés, sont un régal de tous les instants.

A ses côtés, le wallon **Lionel Lhote** triomphe dans son rôle de Rodrigo, à force de solidité dans la ligne et de conviction dans l’incarnation. A peine lui reprochera-t-on une émission trop appuyée dans le médium, au détriment de la pureté de la prononciation. Belle prestation également du Grand inquisiteur de **Roberto Scandiuzzi**, qui compense un léger manque de profondeur dans les graves par une présence magnifique de noirceur.

Les femmes assurent bien leur partie, au premier rang desquelles la touchante **Yolanda Auyanet**, toujours très juste dans chacune de ses interventions, d’une belle rondeur hormis dans quelques aigus tendus. L’Eboli de **Kate Aldrich** a moins d’impact vocal mais assure l’essentiel sur toute la tessiture, tandis que les seconds rôles superlatifs (magnifiques **Caroline de Mahieu** et **Maxime Melnik)** donnent beaucoup de satisfaction.

Si les choeurs montrent quelques hésitations dans la cohésion au I, ils se rattrapent bien par la suite, de même que le tonitruant **Paolo Arrivabeni**, un peu raide au début avant de séduire par l’exaltation des verticalités et son sens affirmé de la conduite narrative. La mise en scène illustrative de **Stefano Mazzonis di Pralafera** n’évite pas un certain statisme par endroits, mais séduit par son sens méticuleux du détail historique, parfaitement rendu par l’éclat de la scénographie et des costumes. Un grand spectacle logiquement applaudi par le chaleureux public liégeois, sous le regard goguenard de Wagner (représenté sur le plafond de l’Opéra en 1903, avec d’autres illustres compositeurs).



COMPTE-RENDU, critique, opéra. LIEGE, Opéra royal de Wallonie, le 8 février 2020. Verdi : Don Carlos. Ildebrando D’Arcangelo (Philippe II), Gregory Kunde (Don Carlos), Yolanda Auyanet (Elisabeth de Valois), Kate Aldrich (La Princesse Eboli), Lionel Lhote (Rodrigue), Roberto Scandiuzzi (Le Grand Inquisiteur). Orchestre & Chœurs de l’Opéra Royal de Wallonie-Liège, Paolo Arrivabeni (direction musicale) / Stefano

Mazzonis di Pralafera (mise en scène). **A l'affiche de l'Opéra royal de Wallonie, à Liège, du 30 janvier au 14 février 2020**. Photo : Opéra Royal de Wallonie – Liège.

MUNICIPALES PARIS 2020. Entretien avec Danielle SIMONNET (LFI) : quelle culture à PARIS ?

MUNICIPALES PARIS 2020. Entretien avec **Danielle SIMONNET (LFI) : quelle culture à PARIS ?** Propos recueillis par **Julien VALLET** pour CLASSIQUENEWS.COM (fev 2020) – Classiquenews poursuit son tour de table des candidats et interroge les intéressés sur leur engagement en matière cuturelle. Quels grands projets et quelles valeurs directrices pour le grand PARIS culturel de demain ? **Entretien exclusif** avec **DANIELLE SIMONNET (La France Insoumise)**.



Illustration © Baptiste Dupin

PARIS / MUNICIPALES 2020

LIRE aussi notre entretien avec **Gaspard GANTZER (*Parisiens, Parisiennes*)**



En 2015, le public l'avait découvert dans la peau du « dir'com » du président François Hollande dans le documentaire d'Yves Jeuland consacré au locataire de l'Elysée. **Gaspard Gantzer**, a annoncé très tôt sa candidature à la mairie de Paris, dès le mois de mars 2019, annonce qui lui a valu dans un premier temps le soutien de personnalités telles qu'Isabelle Saporta. A 40 ans, cet ancien énarque, diplômé de Sciences Po Paris, est un bon connaisseur des questions culturelles, lui qui a été directeur de cabinet de l'ancien adjoint à la Culture Christophe Girard, et a participé au lancement du Centquatre et du Centre national du cinéma. Nuits de la danse, ouverture des bibliothèques le dimanche, quota d'ateliers logements pour les artistes, le candidat indépendant, qui ne mâche pas ses mots vis-à-vis d'Anne Hidalgo, a accepté pour Classiquenews de détailler les propositions-phares de son programme dans une petite brasserie où nous l'avons rencontré, dans ce 15e arrondissement où il est tête de liste avec son mouvement « Parisiens, Parisiennes ». Illustration : © Jean-Paul Lefret.

ECOUTEZ notre entretien audio avec **DAVID BELLIARD** (EELV Europe Ecologie Les Verts). Entretien réalisé en décembre 2019 par JULIEN VALLET pour classiquenews

Photo : © Libre de droit service de presse EELV

Opéra, décès. MORT DE MIRELLA FRENI



Opéra, décès. MORT DE MIRELLA FRENI. La soprano italienne **Mirella Freni s'est éteinte ce dimanche 9 février 2020** à son domicile **Modène** « des suites d'une longue maladie » : née en 1935, elle avait 84 ans. Timbre étincelant, puissance et finesse, Mirella Freni fut une verdienne et puccinienne

célébrée à juste titre (**La Traviata** et **Desdemona** dans Otello chez Verdi, **Mimi** dans La Bohème et **Cio-Cio-San** dans Madama Butterfly de Puccini…), partenaire privilégiée du ténor légendaire Luciano Pavarotti avec lequel elle partage la même cité natale, **Modène** et la même…nourrice. Les français l'on bien connue, entre autres dans le rôle de **Micaella** (Carmen de Bizet, porté sur le grand écran). Karajan l'a choisi pour nombre de ses opéras italiens (« sa plus grande Desdémone ») jusqu'à ce qu'elle refuse de chanter l'Everest des opéras de Puccini : Turandot. En artiste avisée et clairvoyante, la diva a su préserver son instrument.

Mimi, Desdemona, Tatiana, Adriana…

Incandescente MIRELLA FRENI



Pour nous, la verdienne, diseuse et capable d'un chant intense comme brûlé, demeure **Adrienne Lecouvreur de Cilea**, une prise de rôle que le dvd a fixé : en plus d'un chant halluciné, en transe, Freni était aussi une actrice de premier plan, **renouvelant la leçon de Callas**. Mirella Freni aura marqué l'histoire du chant lyrique pendant les années 1960, 1970, 1980 et jusqu'à la fin des années 1990. Epouse de la basse bulgare Nicolai Ghiaurov, la diva qui a fait ses adieux en 2005 (Washington, à 70 ans), se lança aussi dans le répertoire russe, incarnant **Tatiana** dans Eugène Onéguine, déployant les trois qualités qui lui sont désormais emblématiques : sensibilité, puissance, sobriété.

Depuis la disparition de Luciano Pavarotti (sept 2007), Mirella Freni incarnait l'âge d'or du chant verdien après Callas et Tebaldi.



Mirella Freni, en 1991, pour le Gala des 25 ans du MET au Lincoln Center (DR)

VIDEO. MIRELLA FRENI chante Adrienne Lecouvreur
PARIS, Opéra Bastille, 1993
Freni exprime la toute puissance du chant comparé à la déclamation d'une tragédienne au théâtre car elle incarne la grande actrice du XVIIIè, Adrienne Lecouvreur (écouter à 8'26 : « troppo » / Je respire à peine…Je suis l'humble servante du génie créateur / Io son l'umile ancella… je m'appelle Fedeltà / Fidélité ». L'intérêt de la version vient de sa performance qui allie candeur éblouissante et pureté de la ligne d'une rare puissance.

https://www.youtube.com/watch?v=RHH33GfkNHM

VIDEO : MIRELLA FRENI & LUCIANO PAVAROTTI

O soave fanciulla / Mimi / Rodolfo – La Bohème de PUCCINI
avec Luciano Pavarotti – 1964
https://www.youtube.com/watch?v=5O3mqk9jyPw

AUDIO. MIRELLA FRENI chante Adriana Lecouvreur

https://www.youtube.com/watch?v=aGL0SQTbiB8

L’HOMMAGE EN VIDÉO

_____

_____

ALBUM photographique de ses rôles, avec Luciano, dernières images de la diva de Modène qui nous a quitté… Air de Suzel : *Son Pochi fiori* (**L’Amico FRITZ** de Mascagni)

MIRELLA FRENI chante Adriana Lecouvreur : je suis l’humble servante de la musique…
Gala du MET, New York 1991 – 25è Anniversaire du Metropolitan Opera at Lincoln Center

L’hommage de son agent Jack Mastroianni

_____

_____

Au moment de l’annonce de son décès, **son agent chez IMG, Jack Mastroianni**, a rédigé un communiqué hommage que nous publions dans son intégralité, illustré par une photo de Mirella Freni, réalisée lors de son gala au MET en 2005 pour les 50 ans de ses débuts sur la scène new yorkaise.



MIRELLA FRENI

27 Feb 1935 – 9 Feb 2020

Obituary

The passing of beloved Italian soprano Mirella Freni (aged 84) on 9 February after a long degenerative illness and a series of strokes was announced with profound sadness by Jack Mastroianni, her longtime manager at IMG Artists Management. One of the great international artists of the last third of the twentieth century, Miss Freni passed away peacefully at her home in Modena, Italy surrounded by family – her daughter Micaela Magiera, grandchildren Gaia and Mattia Previdi, son-in-law Matteo Cuoghi, sister Marta, and longtime friend Fausta Mantovani. Originally married to Maestro Leoni Magiera, Freni had been married a second time for more than 30 years to the renowned Bulgarian bass Nicolai Ghiaurov who predeceased her in 2004.

Born in Modena on 27 February 1935, Miss Freni made her debut as Bizet's Micaela on 3 March 1955. From the beginning of her career her vocal allure and spirited personality in the Mozart and *bel canto* repertory won favor with audiences and colleagues alike. It was serendipitous that La Scala brought Freni together with Herbert von Karajan for the 1963 premiere of the legendary Zeffirelli production of *La Bohème*. In Freni, Karajan found his ideal "Mimi" as well as a kindred artistic spirit. Thus began a fruitful collaboration of more than twenty years during which period the Artist began to judiciously assume a heavier repertory, e.g. Verdi's *Otello,* Requiem, *Don Carlo*, *Boccanegra*, Puccini's *Manon Lescaut* as well as Tchaikovsky's *Onegin* and Cilea's *Adriana*. At the same time, "Mimi" remained her "signature role".

Mirella Freni was ever known for her vocal discipline as well as her ability to say "no" rather than take a vocal risk – as when she declined Karajan's invitation to sing the title role of Puccini's *Turandot*. As a result, Freni arrived to the fifth and last decade of her career fresh and eager to expand

her repertory with Russian and *verismo* operas, such as Tchaikovsky's *Pique Dame* and *Maid of Orleans* as well as Giordano's *Fedora.*

Freni had the good fortune to perform on many occasions with tenors Plácido Domingo and Luciano Pavarotti and conductors Claudio Abbado, Carlos Kleiber, James Levine, Riccardo Muti, Seiji Ozawa, Giuseppe Sinopoli and Herbert von Karajan – among others. A rich legacy of CDs and DVDs testifies to her artistry.

The Metropolitan Opera honored Mirella Freni with a Gala on May 15, 2005 celebrating her 40 years with the Company and 50 years since her operatic debut. The occasion served as Freni's "unannounced farewell" to the stage.

In her final years Freni enjoyed teaching until her advancing illness precluded continuous activities.

Jack Mastroianni / IMG Artists Management,

9 February 2020

Mirella Freni at 2005 Metropolitan Opera Gala / Mirella FRENI © Ken Howard

Mirella FRENI chante CIO CIO SAN (Madama Butterfly de Puccini / Karajan, 1974)

_____